



1964. Le bidonville portugais où a grandi Herculano.

Jean Pottier - Fonds SHN

Jogar à bola (*)

L'intégration d'un jeune émigré portugais par le football à Nanterre

● Par Herculano Caetano - Société d'histoire de Nanterre



Juin 1963. Ma mère, Jacinta Caetano, mon frère, Joao (4 ans), et moi, Herculano (13 ans), prenons le train à la gare de Santa Apolonia, à Lisbonne. Direction Paris. Nous partons rejoindre mon père, Joao, émigré en France un an auparavant. Deux jours plus tard, le train arrive enfin gare d'Austerlitz. C'est le soir. Il fait chaud. Au bout du quai, parmi les dizaines de Portugais qui s'affairent dans tous les sens, mon père nous attend. Nous prenons un taxi pour rejoindre notre nouvelle demeure. Avec les quelques mots de français que je connais et aidé par l'accent à couper au couteau de mon père, je parviens à déchiffrer une adresse : 186, rue de La Garenne, à Nanterre. Par la fenêtre du taxi, pour mon premier contact avec Paris, j'essaie de trouver certains repères communs à Lisbonne : un fleuve, comme là-bas ; des voitures, beaucoup plus ; de beaux immeubles, sans comparaison cette fois... À l'issue d'un trajet qui me paraît très long, le taxi nous dépose à l'orée d'un terrain vague. C'est là.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Jusqu'ici, j'habitais un bel appartement, dans un quartier populaire de la banlieue de Lisbonne. Je me retrouve aujourd'hui dans un terrain vague où s'étendent des dizaines de petites maisons, la plupart faites de bric et de broc. Et c'est là que, visiblement, je vais dorénavant habiter. Ma mère soupire en silence. Nous prenons nos bagages et suivons mon père dans un dédale de ruelles caillouteuses. Mon père sort un trousseau de clés de sa poche et ouvre une petite habitation. Elle comprend une cuisine et deux chambres, mais pas d'électricité ni d'eau courante ; ça commence mal. Comme nous sommes tous très fatigués, on se couche rapidement mais, toute la nuit, j'entends mon père et ma mère qui discutent en silence.

Un rude coucher pour un réveil brutal

À peine les premiers rayons du soleil apparus, je saute de mon lit. Sans faire de bruit, pour ne réveiller ni mes parents ni mon petit frère, je sors de la maison... Hier soir, dans le noir, je ne m'étais pas rendu compte de l'étendue du désastre... À perte de vue, des baraques alternent avec de petites maisons semblables à la nôtre et, je ne le sais pas encore, mais je vais vivre ici mes cinq prochaines années. Le positif de ma nouvelle situation, c'est qu'il y a des Portugais partout, des enfants partout ! Nous, les enfants, on est comme dans une enclave du Portugal. Mais pour les parents, et surtout pour les mamans, c'est tout autre chose. Nos parents ne veulent absolument pas qu'on quitte le « *bairro* » (terme portugais qui signifie quartier), les Portugais se refusant à employer le terme « *bidonville* », une injure pour eux. Alors, tant que nous n'y sommes pas obligés, nous ne quittons jamais notre territoire. On reste entre nous, non par crainte mais parce que c'est plus facile à vivre. Ici, on est tous pareils. Et gare à celui d'entre nous qui désobéirait et serait pris par son père ! Pour l'intégration, ce n'était tout de même pas gagné... Mes nouveaux amis habitent là depuis quelques années déjà. Nanterre, ils connaissent, ils y fréquentent l'école et peuvent me guider dans la ville, si nécessaire. Mon principal problème est celui de la langue ; je ne parle quasiment pas le français, à peine quelques mots par-ci par-là. Or, mes copains, entre eux, ils ne parlent que le français ; le portugais, c'est seulement avec leurs parents. Chez moi, c'est le français « *ou rien du tout* » ! Mes parents ne me parlent portugais que lorsque je n'arrive pas à comprendre ni même à deviner : immersion totale. À ce régime, en deux mois, je parle presque aussi

13 février 1961. Sur la gauche, le long de l'avenue, le lycée Joliot-Curie en cours de construction. Tout en haut, le stade Gabriel-Péri, tout neuf.



Source : ICGN, site Remonter le temps

bien que tous les autres, c'est-à-dire... aussi mal ! Mais mon but est d'apprendre suffisamment le français pour pouvoir entrer à l'école au mois de septembre.

Je suis ébahi par ce que je découvre

À proximité du 186, rue de La Garenne, il y a la gare SNCF de La Folie, la gare du bidonville, qui relie Nanterre à Paris. Un jour, des copains décident de m'emmener voir la gare. Au cours du trajet, je suis ébahi par ce que je découvre après le pont routier, sur la gauche : un terrain vague pelé et nivelé, avec deux buts. Un terrain de foot. Et ils ne m'en avaient jamais parlé ?! Le rêve. Des ballons, on en a au « *bairro* », mais pas de terrain plat suffisamment grand pour faire des matchs. Alors que sur ce terrain... J'ai d'abord beaucoup de mal à les convaincre qu'on peut y aller faire des matchs car l'interdiction absolue de quitter le « *bairro* » quand les parents sont au travail plane toujours au-dessus de nos têtes. Mais le terrain est à cinq minutes à peine ! Il nous faut aussi convaincre nos frères et sœurs pour qu'ils et elles ne pipent mot. Pour moi, petit à petit, les



18 janvier 1963. Le bidonville portugais (dans le cercle).
Le terrain de foot (dans le rectangle), cité des Provinces-Françaises.

Le football est mon passeport

Le mois de septembre arrive enfin et, avec lui, les deux événements tant attendus : je vais faire ma rentrée à l'école et du foot dans une vraie équipe. Pour la rentrée scolaire, c'est un peu compliqué. À Lisbonne, je venais de finir ma 6^e au lycée mais mon niveau de français ne me permet pas de demander une équivalence et d'entrer en 6^e au collège en France. Je dois donc retourner à l'école primaire, ce sont deux années perdues. Pour le foot, j'ai harcelé mes parents pendant deux mois pour qu'ils m'autorisent à intégrer l'équipe Cherdo, ce qu'ils ne voyaient pas du tout d'un bon œil. Pour eux, le foot n'est qu'un amusement, l'école d'abord. Paradoxalement, le fait de devoir retourner à l'école primaire allait jouer en ma faveur : il fallait compenser ma déception de retourner en primaire, par quelque chose qui me fasse vraiment plaisir. Mon père finit par céder et demande de rencontrer monsieur Cherdo. Ça s'annonce plutôt bien ! Premier jeudi de septembre, dès le début d'après-midi, je file au terrain de foot. Monsieur Cherdo est déjà là, entouré de quelques enfants de la cité que je ne connais pas encore. Je me dirige vers lui. Il me reconnaît et, avec un grand sourire, me fait signe d'approcher. Il me présente aux autres enfants et je pense qu'il leur explique que je ne parle pas très bien le français.

« Comment tu t'appelles ? me demande Monsieur Cherdo.

– So Caetano, monsieur, rétorqué-je.

– Et ton prénom ? poursuit-il.

– Herculano, monsieur.

Les autres enfants rigolent franchement.

– Ce n'est pas facile... mais on va y arriver ! » conclut Monsieur Cherdo.

D'autres enfants arrivent au fur et à mesure. Chaque fois, on se serre la main, comme dans une équipe. Je les observe. Je suis probablement le plus petit en taille, en tout cas parmi les plus petits. L'entraînement commence : des courses, des mouvements d'étirement... jusqu'à ce que monsieur Cherdo prenne un ballon en cuir dans un sac.

« On va faire un match. Faites deux équipes, dit-il. Herculano, tu vas jouer en attaque. Les autres n'hésitez pas à lui passer la balle. »

Ça y est. Ma vie de footballeur a commencé et ne va plus s'arrêter. Grâce au foot, je viens de me faire une douzaine de nouveaux amis d'un seul coup, en dehors du « bidonville », rien que des Français. Que je vienne du bidonville ou d'ailleurs, ça n'a aucune importance. Je suis l'un des leurs ; le football est mon passeport.

choses prennent une tournure favorable. Voilà ! Le football fait son entrée au « bairro » pour ne plus jamais en sortir. Comme à Lisbonne, chaque jour (sauf le dimanche, où il y a église pour la plupart de mes copains), il y a foot.

Monsieur Cherdo et son Solex

Mi-août, un événement allait orienter durablement ma vie. À la fin de l'une des nombreuses parties de foot de la journée sous le cagnard, alors qu'on essaie de retrouver notre souffle, un monsieur, qu'on avait déjà vu à plusieurs reprises nous regarder jouer, entre sur le terrain avec son Solex (quelle hérésie !). Il s'adresse à moi et me dit quelques mots que je ne suis pas tout à fait sûr de comprendre. Mario vient à mon secours en portugais : « *Il demande si tu n'as pas envie de jouer dans une équipe... dans une vraie équipe.* » Voici Monsieur Cherdo et son Solex : un homme qui a la vie associative et le sens du collectif chevillés au corps. Il habite la cité HLM derrière le terrain de foot et m'a repéré au cours des multiples parties que nous venons y jouer. Ce terrain vague, tout pelé, est celui où les membres de son association disputent leurs matchs quand ils jouent à domicile. Je manque d'air mais réussis à faire oui, plusieurs fois de la tête. Monsieur Cherdo m'explique, par l'intermédiaire de mes copains, que je dois venir début septembre, un jeudi, avec une photo et une paire de chaussures de foot, si possible. Sinon des tennis feront l'affaire. Il me propose de faire partie de son équipe Minimes. Je retourne au « bairro » comme sur un nuage... Et mes copains sont tout aussi euphoriques que moi ! Si, moi, je fais du foot en dehors du « bairro », eux aussi vont pouvoir en sortir, soit pour du foot, soit pour d'autres activités.

L'entraînement se termine, j'ai marqué plusieurs buts. Monsieur Cherdo vient me voir.

« Très bien. Maintenant, il faut que je rencontre ton père ou ta mère pour te faire une licence, pour que tu puisses jouer avec nous.

– Ah oui ! Mais il faut que tu donnes ta balle, que tu fasses des passes, t'es un dribbleur fou ! intervient l'un de mes nouveaux copains.

– Et puis il faut qu'on te trouve un nom. Herculano je sais pas quoi, c'est pas possible, sinon on pourra jamais t'appeler en match, ajoute un autre.

– Et où est-ce que tu vas à l'école ? m'interroge un troisième.

– Je vais rentrer aux Provinces-Françaises, mais je sais pas où c'est..., déclaré-je.

– Moi aussi, je vais aux Provinces-Françaises, on va s'y retrouver, ça va être extra ! »

Mon intégration dans la société française avançait ainsi à grands pas, ou plutôt au rythme des rebonds capricieux d'un ballon de foot.

Un an plus tard, j'intégrais le lycée Joliot-Curie et l'Étoile sportive de Nanterre, l'ESN de Vincent Pascucci et Gérard Guégan, sous la pression des copains que je driblais comme un furieux tous les jours depuis la rentrée scolaire, sur le parvis du lycée. À l'ESN, j'ai rencontré ceux qui allaient devenir mes amis pour de longues années de rigolade : « *Bébert* », Mallebranche, Mamoud, Jakubowska, Butrôt, les frères Ragot, Petit et son cousin, Guézal, Clergé, « *Momo* » Négadi... rien que des stars. Grâce à eux et à leur amitié, je me sentais partout dans la ville comme chez moi. Malgré mes différences, j'étais simplement un jeune Nanterrien, comme eux. Le bidonville, « *o bairro* », ne serait plus jamais un sujet.

^(*) Jouer à la balle



En juin 1971, Herculano (au premier rang à droite) et ses co-équipiers de la finale du tournoi des terminales au lycée.


Le cinquantenaire de la « révolution des œillets »


La « révolution des œillets », également surnommée le 25 avril, est le nom donné aux événements d'avril 1974 qui ont entraîné la chute de la dictature salazariste qui dominait le Portugal depuis 1933. Elle doit son nom à l'œillet rouge que les militaires du Mouvement des forces armées portaient à leur boutonnière et dans le canon de leur fusil en signe de ralliement. Selon l'ouvrage *La dictature de Salazar face à l'émigration* de l'historien Victor Pereira, environ 900 000 Portugais auraient émigré en France

entre 1957 et 1974, dont plus de la moitié de manière clandestine pour fuir la dictature.

Une place inaugurée à Nanterre

Le samedi 4 mai, en fin de matinée, une place dédiée à cet événement historique sera inaugurée. En lien avec l'Arcop, la ville de Nanterre prépare en outre un programme de manifestations en hommage à l'événement.

 Programme sur [NANTERRE.FR](https://www.nanterre.fr)

 **Conférence :** à l'occasion du cinquantenaire de la « révolution des œillets » au Portugal, Christophe Araújo, enseignant à l'université Paris-Nanterre, animera une conférence intitulée « Institutionnaliser le 25 avril : concordes et discordes autour d'un événement historique ». Le jeudi 4 avril, de 17h30 à 19h30, le Pixel, université Paris-Nanterre (200, avenue de la République).